



Sexe et volupté

« Freud me semble avoir une tendance exagérée en ramenant tout à la sexualité ; il faudrait plutôt étendre la signification du mot volupté [...] »

André Gide dans *Les cahiers de la Petite Dame*, Paris, Gallimard, 1973, T1, p.103.

Gide a tort et raison en même temps. Même s'il lui a beaucoup donné, Freud n'a pas tout ramené à la sexualité puisqu'il a découvert la pulsion de mort qui la précède dans l'ordre des choses humaines. Cela dit, Gide est excusable puisqu'il est mort sans avoir pu lire Lacan avant lequel le monde faisait de Freud un obsédé sexuel excusé par la science. Gide, qui put qualifier Freud d'imbécile de génie, aurait-il aimé Lacan ? Gageons qu'il aurait goûté ses élaborations de plus en plus insistantes sur la place centrale de la jouissance conçue comme une satisfaction mêlant plaisir et douleur et l'inexistence corrélative du rapport sexuel. Gide, en effet, fit scandale en ne disant pas autre chose *mutatis mutandis* dans son célèbre et sulfureux *Corydon*, étonnant aperçu, Lacan *dixit*, de la théorie de la libido. Même dans le règne animal, ce n'est pas la sexualité que l'individu recherche mais sa satisfaction ; la première n'est que l'un des moyens du second : « Ce n'est pas la fécondation que cherche l'animal, c'est simplement la volupté. Il cherche la volupté et trouve la fécondation par raccroc »¹. Inutile d'insister sur le fait patent que les animaux gidiens lisent Virgile...

Tout ceci m'amène à évoquer cet agréable souvenir de vacances studieuses voire rêveuses (ah ! les travaux forcés des loisirs de l'obsessionnel) que fut la lecture du dernier roman de Michel Houellebecq *La carte et le territoire*. Livre après livre, il témoigne d'une originalité inégalée et qui fait événement dans la république des lettres. Ses livres se vendent comme des petits pains, les critiques l'encensent ou le démolissent, ce qui à ce niveau revient au même puisqu'aucun ne donne ses raisons. Un lacanien n'appréciera pas forcément (ce n'est pas Duras) mais gagnera à le lire sérieusement tant il y trouvera matière à penser l'éternelle question du non-rapport sexuel.

Les personnages de Houellebecq travaillent, font des rencontres qui durent ce qu'elles durent pour ensuite se retrouver seuls le reste de leur âge. Cet enchaînement semble jusqu'ici inéluctable dans son œuvre : le héros de *Plateforme* voit sa compagne assassinée sous ses yeux, celui de *La possibilité d'une île* ne peut empêcher sa jeune amie de le quitter, le dernier en date voit la fort belle Olga (les créatures sont particulièrement aimables) repartir pour raisons professionnelles à Moscou. Il pourrait sans doute l'accompagner ou la retenir puisqu'elle l'aime mais à quoi bon puisque le temps finira quand même par dissiper le charme

¹ Gide, A. *Corydon*, Paris, Gallimard, 1925, p.48.

qui les rassemble. L'affaire est sans autre pourquoi que le temps qui passe et use toute chose. A y regarder de plus près, le temps, c'est-à-dire l'approche progressive de la mort touche plus particulièrement ses créatures du fait qu'il les montre liées entre elles surtout par la jouissance phallique. On baise beaucoup et ma foi fort bien dans les romans de Houellebecq, les femmes comme les hommes. Elles sont d'ailleurs « parfaites » de correspondre au fantasme de l'homme – toutes en jambes, seins, fesses et minijupes en cuir – des hommes en femme ! L'amour qu'il ne conçoit que dans la stricte dépendance phallique ne prend donc pas le relais. Le mirage qui les unit ne peut donc durer qu'un temps qui est tout sauf infini puisqu'il n'est que celui du phallus plus ou moins érectile. Ses héros ne sont pas plus simplement exilés ou exclus du rapport sexuel, c'est le rapport sexuel lui-même qui ne fait plus illusion laissant la structure à nu dans laquelle hommes et femmes restent irréductiblement séparés. Leur existence, on pourrait dire leur *ex-sistence* puisqu'ils évoluent hors de l'illusion commune, se déroule alors dans un lieu très particulier, celui que Lacan qualifiait de l'entre-deux- morts, borné par la mort physique d'un côté et la mort symbolico-imaginaire de l'autre. Le monde de Houellebecq est un monde où l'Autre n'existe plus, où l'on sait qu'on est seul, radicalement seul puisque le héros va jusqu'à perdre une partie de lui-même (c'est une considération énigmatique mais je ne vous raconte pas tout) mais où l'on n'en meurt pas. Il n'a plus besoin comme son illustre aîné cité plus haut de se libérer de la famille en lançant « Famille je vous hais ! », la famille s'est dissoute elle-même comme le brouillard dans le soleil d'automne. La solitude n'est pas une catastrophe, ce n'est qu'un fait qu'il faut assumer. Lacan le disait à sa manière, l'entre-deux-morts n'est pas « simplement ce que croient ceux qui en sont loin : le lieu du malheur »².

Sur ce point, la plume de Houellebecq hésite ou tout au moins s'arrête puisqu'il ne nous dépeint ni la douceur de vivre (sinon ironiquement) ni l'angoisse de la solitude mais nous laisse quelque peu en plan en nous faisant attendre le prochain roman. Comment vit-on quand on ne croit plus à rien ? Certains errent mais encore... ? Au passage, il nous brosse aussi une France plus vraie que nature dans laquelle les industries ont disparu, une France non plus rurale et sentant le désherbant mais bio ne produisant plus que son incomparable art de vivre. Loin du social, il semble faire bon vivre, l'enfer c'est les autres !, a dit l'un de vos célèbres compatriotes...J'arrête là mes bavardages non sans vous dire que le roman est comme le ciel et la terre, soit bien plus riche que tout ce que je puis vous en dire.

² Lacan, J. « Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein », *Autres écrits*, Paris, Seuil, p.197.

